

LA CULTURE FORESTIÈRE DEPUIS 1950 : ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

Les fonctions sociales des forêts québécoises en veilles depuis 1950

Nathalie Lewis, professeure en Développement social et régional, UQAR,

Maude Flamand-Hubert, Maîtrise en développement régional, UQAR

Aurélié Sierra, Master II, Université Bordeaux 2

Jason Fournier, diplômé en Développement social et analyse des problèmes sociaux

Université du Québec à Rimouski, 300 allée des Ursuline, Rimouski (Québec) G5L 3A1
CANADA, (418) 723 1986 poste: 1972, Nathalie_Lewis@uqar.qc.ca

1. INTRODUCTION

La présentation qui suit fait état d'une réflexion générale et d'orientations de recherches élaborées suite à différents projets menés sous la direction de Nathalie Lewis. Ces recherches questionnent l'historiographie du lien entre forêt et société au Québec¹ et l'identité des communautés forestières au Bas-Saint-Laurent.

Par ailleurs, dans un autre ordre d'idée, le thème de la culture forestière est abordé suite au constat d'un intérêt répété des intervenants socio-économiques (plus particulièrement des organismes régionaux de développement économique) pour la notion de culture forestière².

Au su de nos études et des interrogations du milieu, notre objectif vise à comprendre le développement social des communautés insérées dans un environnement fortement forestier. Il ne s'agit pas de déterminer quelle est la « culture forestière », mais en quoi cet environnement particulier a une incidence sur la communauté.

1.1 Perspective historique

Dans un premier temps, il est important d'insérer ce questionnement dans l'échelle temporelle historique du Québec en retraçant l'historiographie québécoise portant sur le lien entre forêt et société. En effet, avant d'analyser l'ancrage social à la forêt aujourd'hui, il est nécessaire de voir si – ou comment – cet ancrage a été pensé et analysé au cours de notre histoire contemporaine. Nos recherches ont tenté de dresser un bilan historiographique de la question sociale dans la littérature forestière. C'est sans grande surprise que ce lien *forêt & société* est retracé très timidement et, le plus souvent, par l'aspect économique.

On constate que le thème de la culture y est pratiquement absent. Les ethnologues et les historiens se sont penchés sur certaines pratiques liées aux activités forestières (surtout à l'époque de la Nouvelle-France et durant les périodes de colonisation) ; plusieurs études ont

¹ Projet Forêt-société (FQRSC, Chaire de recherche sur la Forêt habitée, Fonds institutionnels de recherche de l'UQAR) été 2007 : Maude Flamand-Hubert (2007) *Les liens entre la forêt et la société, 1960-1980*, document de travail, 55 p.; Myriam Thériault (2007) *Les liens entre forêt et société*, document de travail, 61 p.

² Aurélié SIERRA (2008) *L'identité matapédiennne, de la force d'un territoire à l'incertitude d'une communauté, Mai à septembre*, Chaire de recherche sur la forêt habitée / Développement Régional, UQAR. (Avec le concours financier de la CRÉ du Bas-Saint-Laurent) ; Jason Fournier (2008) *Étude sur le secteur forestier de la Matapédia. Constats, identité et liens entre les intervenants*, document de travail, Chaire de recherche sur la forêt habitée, FQRSC, UQAR.

décortiqué les mécanismes de l'économie forestière et le rapport aux conditions socio-économiques des communautés. Ou encore, on a pu considérer l'apport de la forêt et des pratiques qui lui sont associées à la formation d'une culture régionale, voire de la culture québécoise. Toutefois, à ce qu'il nous semble, aucune recherche ne s'est penchée sur l'existence d'une ou de plusieurs cultures forestières dans le Québec moderne.

Néanmoins, malgré un corpus réduit, il reste possible d'identifier le moment où est apparue une certaine conscience du lien entre la forêt et la société, autrement que par son apport à l'économie. En 1944, Esdras Minville publiait un ouvrage intitulé *La forêt*³.

Cet ouvrage se voulait une réponse au constat de la surexploitation de la ressource forestière, alors que s'annonçait une augmentation de la demande avec la fin de la guerre. Avec ses collaborateurs, Esdras Minville posait un diagnostic sur la forêt québécoise avec l'objectif d'asseoir l'industrie sur des bases plus saines⁴. Bien que l'approche soit fondamentalement économique, Esdras Minville apparaît être le premier à mettre de l'avant des préoccupations sociales reliées à la forêt. Il expose celles-ci dans son chapitre intitulé « Le problème social de la forêt ». Esdras Minville affirme que *l'exploitation des richesses naturelles doit être faite au profit du bien-être de la population, qu'elle doit tenir compte en priorité des exigences sociales et humaines*, plutôt que du progrès économique proprement dit.

Esdras Minville identifie comme principal « problème social de la forêt » la condition des travailleurs forestiers. Il cible plus précisément le mode d'exploitation modulé sur les variations du marché et les conséquences de ce système sur la vie rurale en général. Ces conséquences sont la création des chantiers et de l'ouvrier forestier. Esdras Minville identifie comme cause de ce problème la dépendance économique du travailleur envers la forêt, alors que le mode d'exploitation en vigueur ne considère pas le bien-être humain comme une de ses finalités.

Bien sûr, il envisage une solution par le biais d'une refonte de la politique forestière, qui permettrait au travailleur forestier de détenir l'initiative, la responsabilité et le bénéfice maximum de son entreprise.⁵

Quand on connaît le lien qu'établissait Esdras Minville entre l'autonomie économique et le maintien de l'identité (identité nationale du point de vue de l'autonomie économique des canadiens français ; identité du travailleur au développement de son entreprise), on comprend que son intérêt pour les problèmes sociaux reliés à la forêt avait une signification particulière qui dépassait largement les mauvaises conditions socio-économiques des travailleurs.

Les préoccupations exposées par Esdras Minville concernant les conditions socio-économiques des travailleurs ont persisté durant les décennies suivantes, bien que beaucoup de nuances seraient à apporter quant aux intentions et au rapport à la notion d'identité. Notion qui a été complètement évacuée dans bien des cas ou récupérée dans la perspective de contribuer au rendement industriel. Aujourd'hui encore, les conditions socio-économiques des travailleurs sont un des problèmes majeurs du domaine forestier. Ce problème s'exprime concrètement par l'absence de relève pour les travaux en forêt et par la dévitalisation des communautés forestières.

³ MINVILLE Esdras *et al.* (1944) *La Forêt*, Montréal, Éditions Fides, coll. « Études sur notre milieu », 414 p.

⁴ Les auteurs envisageaient une refonte du régime forestier pour l'intégrer à l'économie rurale; la restauration des milieux dévastés; le réaménagement des forêts et l'amélioration des méthodes d'exploitation; l'amélioration et la diversification des procédés d'utilisation du bois; l'éducation du public (Minville : 1944, p. 8)

⁵ En ce sens, Minville est en faveur d'une refonte du régime forestier, de la décentralisation, de la collaboration avec l'exploitation des autres ressources, de l'exploitation sur une base locale et régionale, d'un mode d'exploitation coopératif ou artisanal.

La position d'Esdras Minville se situe à un moment charnière historiquement. L'après-guerre et les années 1950 font apparaître une société en pleine transformation. C'est au cours de cette période que l'on assiste à des changements sociaux qui seront initiateurs de ce que l'on pourrait qualifier de « culture forestière moderne », en opposition avec la culture forestière « traditionnelle » associée à la colonisation, au mode de vie autarcique et à la complémentarité des activités agricoles et forestières. Explicitement, on fait référence au développement de la mécanisation, à la spécialisation des métiers, au cycle de travail saisonnier.

C'est aussi au cours de cette période et dans les décennies qui suivent que se développe une vision instrumentale des ressources naturelles en général, à l'intérieur de laquelle s'opposent la récréation et la protection des ressources à leur exploitation. En parallèle, l'urbanisation connaît un essor sans précédent.

À ces constats historiques, viennent s'ajouter des constats actuels concernant l'intérêt croissant, au sein de structures régionales, pour la définition et la promotion d'une culture forestière au Bas-Saint-Laurent. Cette focalisation interroge finalement sur ce qu'est la culture en tant que concept et outil mobilisable. C'est ici le point de départ de notre réflexion, qui par ailleurs, s'appuie sur des enquêtes sociologiques menées auprès de quelques communautés forestières, dont un corpus dans la Vallée de la Matapédia. Bien que ces projets ne soient pas tout à fait complétés, les résultats préliminaires sont révélateurs.

1.2 Culture et identité

À la base de cette réflexion, la première question qui se pose sur la culture et son expression c'est « *pourquoi* » ? Pourquoi s'intéresser à la culture forestière ? Pourquoi s'intéresser à la culture ? Qu'est-ce que la culture ?

On peut considérer que la culture porte en elle un aspect normatif et limitatif dans les comportements et attitudes. Cet aspect normatif fait de la culture un ferment essentiel pour le « vivre ensemble » et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, elle est garante d'un ordre des choses reproductibles (une stabilité), ensuite, elle est l'image que la société se fait d'elle-même et qu'elle donne à voir (une identité). La culture est la prise de conscience par l'individu de sa personnalité d'être pensant et de ses rapports avec les Autres et son milieu. Finalement, elle sécurise puisqu'elle offre des repères et des moyens, elle est communication puisqu'elle donne à voir et elle est un ferment à l'identité individuelle. On peut aussi considérer à ce stade que si la culture rassure, c'est parce qu'elle est une *mise en scène* – formulée en mots *positifs* – d'une idée de l'identité collective d'un groupe donné.

Après avoir répondu à la question du « pourquoi », pourquoi s'interroger sur la culture, on peut se forger une idée de ce qu'elle peut être ou ne pas être. La définition de la notion de culture varie au gré des travaux et des disciplines. Pour un sociologue comme Roger Girod, la culture c'est « *tout ce que nous pensons, croyons, faisons en tant que membres d'une société.* »⁶ Pour l'anthropologue Ralph Linton, une « *culture est la configuration des comportements appris et de leurs résultats, dont les éléments composants sont partagés et transmis par les membres d'une société donnée* »⁷. On se rend compte que le degré d'autonomie de l'individu n'est pas le même. Par ailleurs, pour le psychosociologue Gustave

⁶ GIROD R (1991). *Le savoir réel de l'homme moderne*, Paris, Sociologies, PUF.

⁷ LINTON Ralph (1977) *Le fondement culturel de la personnalité*. Paris : Éditions Dunod, 138 pages.

Nicolas Fisher « *La culture est tout ce que nous pensons, croyons, faisons en tant que membre d'une société* »⁸. Elle est donc plus structure que communauté.

Dans le cas qui nous intéresse, il semble que la culture se rapproche plus de cette dernière définition, bien que cette structure soit conçue comme un instrument identitaire qui viendrait normer les traits d'une communauté afin de la faire exister en tant que telle. Cependant, cette entreprise exogène comporte en elle des dangers certains en termes d'artificialisation, de folklorisation de traits identitaires qui, exagérés, deviendraient caricaturaux. Nous pouvons observer cette forme d'instrumentalisation à travers divers phénomènes qui s'ancrent dans une dynamique générale quelque peu « frénétique » de revalorisation de la ressource et des métiers forestiers comme unique voie de salut pour un secteur économique en crise. Nous pouvons également considérer que la montée de « la conscience environnementale » vient jouer un rôle, la forêt étant le symbole par excellence de ce nouveau rapport à la nature. Ces deux vastes phénomènes viennent montrer l'intérêt pour une certaine élite institutionnelle à saisir ces opportunités afin d'édicter et d'asseoir une image positive d'une communauté qui vit une période de crise. D'un autre côté, cette communauté porte aussi des caractéristiques séduisantes pour des groupes urbains détachés de l'environnement, et à la recherche de celui-ci. Il est donc bien question d'artificialisation, de constats dits « culturels », qui devront être mis en scène afin de faire l'objet d'une communication interne et externe.

En ce sens, il nous apparaît plus structurant ici de nous intéresser à ce qui pourrait « faire identité » pour la communauté forestière.

Il est évident que le concept d'identité n'est pas beaucoup plus explicite que celui de culture, cependant, il a l'avantage d'être moins englobant et plus proche de l'« être » que de la « façon d'être ». Nous ne proposerons pas ici de définition de ce qu'est ou doit être une identité collective ou individuelle. En effet, le caractère mouvant et complexe de cette notion doit inciter à la prudence et amener à préférer une conceptualisation simple, perçue simplement comme un cadre. En ce sens, dans cette réflexion nous considérerons tout d'abord que le principe fort de l'identité est l'altérité, en ce que nous avons besoin d'un Autre pour savoir ce que l'on est ou ce que l'on n'est pas. De ce principe découle naturellement le principe de différenciation qui est la justification de l'altérité (la différence à l'autre) et de l'identité (ce que l'on est). Notre second postulat de base est la place prégnante du rapport à l'espace (sentiment d'appartenance, mode de vie) et au temps (héritages, projections dans le temps) dans la structuration identitaire, qu'elle soit individuelle ou collective. Nous aurons l'occasion de définir ces interrelations plus précisément tout au long de ce texte.

Nous prenons donc comme point d'ancrage l'identité collective d'un groupe dont la caractéristique principale est la dépendance (sociale, économique et territoriale) à une ressource naturelle : la forêt. C'est uniquement en ce sens que nous parlons de « groupe ». En effet, nous sommes conscients qu'au sein de ce groupe, les acteurs ne peuvent être amalgamés en tous points. Ce qui va réunir les industriels, les travailleurs, les propriétaires, les institutionnels... dans le cadre de cette étude, c'est uniquement le rapport de dépendance et de proximité à la ressource. Ce sera donc finalement notre point de départ dans la caractérisation d'une potentielle trame identitaire : un groupe dépendant d'une ressource. L'ancrage, nous l'avons évoqué, se construira à travers la mise à jour du rapport espace/temps de ce groupe et plus exactement l'interdépendance entre ces deux notions qui viennent structurer une façon de vivre et de penser la forêt et qui, par ce biais, viennent délimiter un groupe au regard des « Autres ». Nous comprenons à ce stade la difficulté patente à toute caractérisation

⁸ Fischer G.N, (1981) *La psychosociologie de l'espace*, Puf, Que Sais-Je ?.

identitaire : nous sommes face à des phénomènes mouvants complexes, car instables et multi-scalaires.

2. ESPACE ET DIFFÉRENCIATION

Dans un premier temps, il convient de définir précisément ce que nous entendons par les termes d'espace et de territoire. En effet, un certain nombre de débats (notamment en géographie) viennent mettre le trouble sur l'utilisation de ces termes qui ont été conceptualisés de diverses manières, à différentes époques.

Dans le cas de cette réflexion, le concept d'espace viendra qualifier l'espace forestier élargi et abstrait, il sera la forêt dans un sens et une représentation large et commune (par exemple, la forêt québécoise). Il représentera également cet espace forestier dans une acception plus concrète, on parlera alors d'espace forestier en tant qu'espace de vie (par exemple, le lot à bois, la forêt de proximité...). Dans ce travail, l'espace forestier sera conçu comme la forêt en tant qu'environnement (en tant que ce qui *nous environne*).

Concernant le territoire, nous le prendrons dans sa définition la plus pragmatique: il s'agira des délimitations administratives et politiques : régions, MRC, municipalités... Ainsi, le territoire ne sera pas entendu nécessairement comme espace approprié, ses composantes sociales ne seront qu'administratives et politiques.

Ce seront l'espace vécu et l'espace élargi que l'on questionnera quant aux pratiques sociales qui les façonnent et dont ils sont producteurs.

À la définition de l'espace forestier élargi et abstrait, vient s'ajouter une définition de l'espace qui inclut sans équivoque ses composantes humaines et les réseaux relationnels⁹. En ce sens, on retient la définition qu'en fait G.Gebauer (2005) :

« Un espace est compris comme le produit des acteurs, de ceux qui l'occupent et ceux qui le façonnent, il est également conçu comme une entité ayant un degré d'autonomie suffisant pour contribuer à produire ou transformer les sujets qui l'occupent. »¹⁰

Cette définition soulève certaines questions :

- Qui façonne l'espace forestier? Nous pouvons considérer que ce qui structure et façonne tout espace, ce sont les interactions et interdépendances des acteurs qui y travaillent, y vivent, le pratiquent et y prennent des décisions. Par exemple : les travailleurs et les industriels par le volet paysager et l'exploitation de la ressource, la société en général par les représentations qu'elle s'en fait, les besoins et pratiques qu'elle y projette (loisir et protection), les instances institutionnelles gouvernementales par l'aménagement, le volet législatif et exécutif... Cependant, chacun ne peut être pris indépendamment des autres. Nous parlons ici d'interdépendances. Cela signifie que ces systèmes socio-territoriaux vont différer d'un territoire à l'autre. Nous entrons donc dans la complexité de toute caractérisation identitaire en ce sens que celle-ci doit toujours être situationnelle et strictement contextualisée (dans l'espace et le temps). Cela assoit notre position de départ et notre réticence quant à l'idée de culture, qui fige les constats, et à celle de l'identité, mouvante et complexe.

⁹ RAMBAUD P. (1980) « Espaces et identité », dans Pierre Pellegrino, et al., *Espaces et culture*, Saint-Saphorin, Édition Grorgi, p. 21.

¹⁰ GEBAUER G. (2005) « Á propos de l'identité sociale de l'espace », actes du séminaire *Les notions d'identité et d'espace*, Université de Reims, Laboratoire Analyse et évaluation des professionnalisations.

- Qui occupe l'espace forestier ? Nous faisons ici les mêmes constatations en termes d'interdépendance entre les différents acteurs qui vont venir pratiquer, se représenter et penser l'espace. Les travailleurs, industriels, propriétaires et habitants qui y travaillent et y vivent, la « société » qui s'y détend, la consomme (matière ligneuse), les différents paliers administratifs, par les normes qu'ils fixent...

2.1 Espace et perception

Nous considérons que dans ces rapports d'interdépendances sociales tant dans la pratique que de la représentation de l'espace, le groupe dépendant de la ressource forestière est celui dont l'emprise est la plus forte sur l'occupation et la production de l'espace. Il est donc producteur de l'espace autant que celui-ci le façonne en « forgeant » son degré de dépendance.

Dans l'exemple qui va suivre, issu de l'étude sur le secteur forestier dans la Matapédia, nous verrons que le groupe dépendant de la ressource forestière peut voir comme une menace l'appropriation d'une partie de l'espace forestier par des nouveaux propriétaires non dépendants économiquement de la forêt. Ainsi, nous avons pu remarquer que certains propriétaires forestiers et citoyens en général, ayant un fort degré de dépendance à la ressource, ont une perception relativement négative des nouveaux propriétaires de lots boisés. Bien que les caractéristiques de ces derniers varient, ils sont souvent décrits comme étant des « gens de la ville » ou des « fonctionnaires ». Aux dires de plusieurs répondants, ces nouveaux arrivants sont particulièrement intéressés à jouir du caractère esthétique et récréatif de la forêt.

« On vise un lot à bois... en fait celui d'ici. [*Le lot voisin*] (...) Nous autres on se construirait un petit chalet sur le lot pour pouvoir partir en raquettes » (répondant #6)

« Sais-tu pourquoi les gens veulent avoir des lots à bois là... (...) Pour mettre un petit chalet et aller marcher sur le lot et aller à la chasse un peu, ou à la pêche. « Puis trouve-moi un petit lot à bois avec un petit cours d'eau; même s'y avait rien qu'un petit ruisseau ». Ah ! Ça ça les intéresse. C'est ce qui les intéresse. » (répondant #5)

Bien que les répondants n'aient pas jugé sévèrement les nouveaux propriétaires lors de nos entretiens, il demeure que leur présence semble déranger. Par exemple, plusieurs répondants déplorent que certains de ces nouveaux propriétaires ne mettent pas leurs lots sous aménagement¹¹.

« De plus en plus c'est des notaires, des comptables, des avocats, c'est des médecins. Ces gens-là ils s'achètent des lots... c'est là, c'est en dormance. Ils font peut-être faire un peu d'aménagement, mais c'est pas beaucoup. » (répondant #10)

« Ben oui. Il y a des lots à bois qui devraient être aménagés et qu'ils ne le sont pas puis il y a du bois en forêt privée qui devrait être récupéré et qui se perd en forêt. Ça existe à l'heure actuelle, et on est en rupture de stock. » (répondant #5)

« C'est dommage qu'il en a que des gens de ville les ont achetés pis que... Des fois il en a qui laisse ça aller pis là bien ils auraient eu besoin d'une coupe là, ils auraient besoin de débroussaillage là mais ça fait dix ans qu'ils l'ont acheté pis ils ne s'en sont pas occupés. » (répondante #11)

¹¹ Les lots « sous aménagement » peuvent être aménagés par le propriétaire, par un entrepreneur forestier ou par un organisme de gestion en commun. Ainsi, l'aménagement et l'exploitation de lots boisés privés procurent de l'emploi dans la Vallée de la Matapédia. Suivant cette logique, certains répondants déplorent que des propriétaires n'aménagent pas leurs lots car cela a une influence sur l'emploi et la vie économique de la Matapédia. Notons également que des intervenants du secteur forestier tentent d'inciter les propriétaires à mettre leur forêt sous aménagement.

En somme, un répondant illustre bien les divergences qu'il peut y avoir dans la représentation de l'espace forestier selon le degré de dépendance des individus.

« Tu as ceux qui sont dépendants de la forêt qui veulent l'exploiter puis tu as ceux, les professionnels, qui dépendent pas de ça « pantoute ». Eux autres ils ont pour leur dire « mon dieu, on devrait garder ça beau; l'emploi c'est pas grave ». On a deux visions si tu veux. » (répondant #13)

2.2 La contribution de l'espace à la formation d'une identité culturelle forestière

Sur la base de ces considérations, la contribution de l'espace à la formation de l'identité culturelle peut être considérée sous deux possibilités :

- Pratique de l'espace : conditionnée par l'accessibilité elle-même, dépendante de facteurs sociaux (lieu d'habitation, d'exercice de sa profession, lieu de villégiature...), la connaissance de celui-ci (qualitative et quantitative), les activités pratiquées et praticables, la simple appréciation (le goût), le droit...
- Rapport à l'espace : conditionné par la pratique que l'on en a et par l'ancrage de cet espace dans la quotidienneté ou non, ainsi que dans l'imaginaire individuel, collectif restreint (communauté), et collectif élargi (société)...

Reprenons l'exemple de la Vallée de la Matapédia afin de mieux cerner la contribution de l'espace à l'identité. À l'intérieur de ce territoire, la proximité et l'accessibilité à l'espace forestier sont indéniables. En effet, les Matapédiens habitent, vivent et, dans plusieurs cas, travaillent en forêt. D'ailleurs, le degré de dépendance à la ressource forestière des gens de la Matapédia est à ce point généralisé que tout le monde est touché par la crise forestière actuelle.

« Il n'y a pas une seule famille qui n'a pas des gens qui travaillent directement dans la forêt, directement. Tout le monde a ici... c'est une source de revenus première. Tu enlèves la forêt, il reste quoi ? » (répondant #2)

Question : *Ici, les gens parlent beaucoup de la forêt et de la crise forestière ?*

« Oui, c'est apparu beaucoup depuis que Lac-au-Saumon a fermé, on a eu moins de clientèle à cause de ça. Le monde la première chose qu'ils coupent c'est les restaurants et les loisirs alors... On est les premiers touchés [...] ça été vraiment dur, mais demandez à (...) à la boulangerie ou à d'autres restaurants, ça a été particulièrement dur. On est tous concerné en fait. » (Myriam, restauratrice dans une municipalité de la MRC de la Matapédia)

À interroger les Matapédiens, nous constatons qu'ils effectuent également une panoplie d'activités, que ce soit la chasse, la pêche ou simplement la marche en passant par l'observation des oiseaux et les balades en VTT. Il va sans dire que la proximité de la forêt joue un rôle primordial dans leur propension à y effectuer des activités diverses.

Par ailleurs, nous l'avons soulevé, le rapport des Matapédiens à l'espace est aussi fortement axé sur l'emploi. Ceci n'est pas étranger à la forte dépendance à la ressource forestière des gens de la Matapédia.

« Il y en a qui voient encore la forêt comme un pot, un pot à argent. Ils vont là puis ils bûchent une corde... La forêt est un pot à argent et non nécessairement une ressource. » (répondant #8)

Toutefois, ce rapport ne se résume pas à l'emploi ou à la pratique d'activités récréatives. Il s'ouvre à des représentations symboliques révélant un grand attachement à l'espace forestier.

Question : *Qu'est-ce qu'elle représente pour vous la forêt ?*

« [Silence] « C'est... ça a été toute ma vie. [Il y a de l'émotion dans sa voix et dans son regard à ce moment-là][Silence] C'est plein de, plein de souvenirs puis de... (...) C'est toute ma vie « feck » quand t'as dit ça, ça fait le tour, je pense... Je rajouterai... comment que je rajouterais de quoi de plus... » [Il est à nouveau émotif] (répondant #10)

« Pour moi elle représente tout d'abord les beautés de la nature, les senteurs, euh la tranquillité, euh c'est la nature, c'est d'être branché. Je me sens comme connectée à la nature quand je vais dans le bois. J'ai toujours aimé ça et j'aime ça toujours aller faire mon tour. C'est toujours avec plaisir que j'y vais. » (répondante #4)

« Ici ce sont des gens qui aiment la tranquillité, ceux qui aiment la chasse, ceux qui aiment la pêche, aiment demeurer ici, on est près de tout, on vit pratiquement en forêt, on monte sur notre côte qu'on dit sur notre montagne et puis on est rendu ici » (Patrick résidant à Saint-Alexandre-des-Lacs)

On comprend donc ici que l'espace revêt à la fois une caractérisation matérielle et symbolique et ce, dans une interdépendance potentiellement constitutive d'une identité. Finalement, on peut considérer que la caractérisation identitaire d'un groupe forestier puisse être analysée à travers la spécificité de ses pratiques et rapport à l'espace, eux-mêmes déterminés par son degré de dépendance et de proximité à la ressource. D'ailleurs, ces derniers sont également générateurs d'une forme de temporalité qui, liée à la pratique et au rapport à l'espace, apparaît comme un élément fondamental de la trame identitaire.

3. LA TEMPORALITÉ

Le temps et la temporalité sont des notions qui présentent une complexité différente, notamment en raison de leur caractère abstrait et des origines philosophiques des questionnements qui lui sont associés.

Dans la perspective d'une réflexion plus générale sur la culture forestière, le temps est abordé selon qu'il peut être un élément distinctif de l'identité collective.

Pour mieux comprendre le lien entre le temps et l'identité, on peut se référer au concept de la *multiplicité des temps sociaux*, élaboré par Georges Gurvitch¹². De Gurvitch, nous retenons premièrement la dimension qualitative de la temporalité, sa mouvance, et les liens sociaux qu'elle génère. Gurvitch présente les temps sociaux comme l'écoulement de la vie sociale « dans des temps multiples, *toujours divergents*, souvent *contradictaires*, et dont l'unification relative, liée à une hiérarchisation souvent précaire, représente un problème pour la société. »

La société, prise globalement, doit répondre à son besoin de cohésion. Elle unifie et fait interpénétrer les différentes réalités temporelles de ses différents groupes sociaux. L'acquisition de cette unité, ou cette « normalisation » de la multiplicité des temps sociaux se fait généralement par le biais d'une hiérarchisation des temps divergents. Aussi, le temps social est en interaction avec les cadres sociaux. Il y a une relation de réciprocité entre les cadres sociaux et le temps (le temps est conditionné par les cadres sociaux, et vice versa).

¹² GURVITCH Georges (1969) «Les temps sociaux», *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, première édition 1950, Tome 2, p. 325-430.

De Gurvitch, on peut aussi retenir l'importance accordée à la prise en compte du temps social dans l'analyse concrète des groupes, et surtout lorsqu'il est question des rapports d'altérité. On assiste premièrement à la rencontre de différents temps sociaux, propres à différents groupes sociaux ; puis au rapport entre un temps social distinct avec l'unité d'un temps social global. Le temps est ainsi paradoxalement un facteur de différenciation et de création de liens sociaux.

Concrètement, il s'agit de cerner les caractéristiques temporelles modulées par la proximité de la forêt et la dépendance à la ressource, ainsi que l'incidence sur la formation identitaire d'un groupe. En ce sens, on peut prétendre, sans en saisir toutes les particularités à cette étape de la démarche, que la proximité de la ressource forestière, et probablement surtout le lien de dépendance économique à la forêt, influence « l'écoulement de la vie sociale », soit les modes de représentation du passé, le rythme de vie présent et les projections du futur. Il existerait donc une certaine forme de "temporalité forestière" (ou de temps "temps social de la forêt") conditionnée par l'espace forestier, la proximité et la dépendance de la ressource.

Un repositionnement de la notion de temporalité dans le contexte de la réflexion historiographique permet de mieux saisir cette réalité. Un premier questionnement nous amène à lire, globalement à partir des années 1950, une dichotomie de la temporalité liée à l'espace forestier et à sa pratique.

Concrètement, il s'agit principalement de l'observation du développement de deux grandes divisions du rapport à la forêt entre les groupes forestiers et les citadins (qui deviennent alors des touristes ou récréationnistes). Alors que les premiers vivent la forêt dans le temps quotidien, les deuxièmes ont un rapport à la forêt apparenté davantage au temps des loisirs. Cette différence se constate dans la pratique de certaines activités, comme l'expose l'exemple de Patrick que nous reprenons ici.

Question : *Et du coup est-ce que ces pratiques du territoire, la chasse, la pêche jouent sur l'identité des matapédiens ? C'est quelque chose qui reste fort ?*

« C'est très fort, si tu parles au moins au niveau de la chasse, la pêche le monde ici faut pas oublier qu'il y a beaucoup de travailleurs saisonniers faque que tu vas commencer à travailler aussitôt que les neiges sont fondues, ça commence à bouger, il y a beaucoup d'amateurs de pêches, mais il y a beaucoup plus d'amateurs de chasse, la pêche c'est plus extérieur, le monde a quand même une bonne appartenance à la pêche, beaucoup de monde de l'extérieur qui vient pêcher le saumon, le monde de la Vallée quelques-uns y vont , mais ils ont comme pas le temps d'aller à la pêche, c'est en plein dans le rush de travail. Par contre, la chasse, c'est la semaine de vacances, c'est l'arrêt total. Nous autres en forêt, parce que moi, je suis contremaître forestier, et dans nos opérations, on doit tenir compte de la chasse, ça fait partie de la game dans notre coin. » (Patrick, contremaître forestier)

Une autre temporalité s'ajoute, qui est une temporalité que l'on pourrait qualifier de politico-économique. Celle-ci fait référence aux pressions économiques qui ont une répercussion sur l'exploitation forestière, sur les politiques mises en place afin d'assurer un rendement forestier qui réponde à la demande et qui s'adapte aux mouvements écologistes, sur les cycles électoraux et les réformes, livres verts, livres blancs... Diverses pressions qui ont en finalité des répercussions sur les communautés et sur leur mode de vie. Cette temporalité institutionnalisée a des conséquences directes sur le vécu quotidien des groupes forestiers.

On peut prendre pour exemple l'interrelation entre la temporalité politique, qui est le temps long par excellence (celle des lois, des diverses mesures et de leurs modalités d'application), et la temporalité des demandes et besoins urgents que manifestent certains groupes sociaux

forestiers dans le contexte actuel de la crise¹³. Ces différenciations dans les temporalités créent « deux mondes sociaux » à part entière.

4. INTERRELATION ESPACE/TEMPS: UN PIED DANS LA MARGE

Ce qu'il faut comprendre à ce stade, c'est l'interdépendance qui existe entre le rapport, la pratique de l'espace et les temporalités qui viennent caractériser des groupes sociaux dans le monde forestier. Ainsi, le rapport et la pratique de l'espace sont directement conditionnés par la temporalité sociale de ces groupes, inversement, ces temps sociaux différenciés sont influencés par les liens spatiaux.

Si nous reprenons notre réflexion de départ, nous concevions comme base identitaire la dépendance d'une communauté à la ressource forestière. On se rend compte que l'expression forte de cette dépendance se fait dans le rapport espace/temps d'un groupe qui, par cette particularité, va avoir une existence identitaire objective (d'un point de vue extérieur et pragmatique). En somme, ce que nous percevons à ce stade c'est que l'altérité de ce groupe se cristallise dans ce rapport de dépendance et s'exprime dans les rapports espace/temps.

Au-delà de cette altérité, on peut affirmer, au regard de leur rapport à l'espace et à la temporalité, qu'ils sont un groupe minoritaire. En effet, une grande partie des sociétés occidentales (de plus en plus urbanisées ou connectées à des médias d'informations et de communication) ont des rapports toujours plus distants aux espaces géographiques et, a fortiori, aux ressources naturelles en tant que telles. De fait, les temporalités qui en découlent ne peuvent correspondre. En effet, au regard de la description qui a été faite de la temporalité du groupe forestier, on se rend compte que ce temps social ne concerne que peu d'individus dans nos sociétés modernes (post-modernes ?) dont le temps social normé est celui du salariat à temps plein.

Finalement, à ce stade de la caractérisation identitaire de ce groupe social forestier, c'est cet écart qui apparaît structurant. À ce titre, un concept de géographie apparaît éclairant sur ces questions de différenciations sociogéographiques, il s'agit du concept de *marge*. En effet, ce concept géographique de *marge* met en relation l'espace et le temps dans une perspective qui peut présenter de l'intérêt en lien au questionnement de la notion de la culture forestière. C'est un concept délicat en ce qu'il vient caractériser un espace dans son dysfonctionnement ou sa discontinuité par rapport à l'espace plus large dans lequel il s'insère. Nous pouvons ici concevoir l'échelle régionale, provinciale, voire mondiale.

Définissons tout d'abord ce que Brigitte Prost¹⁴ et d'autres géographes entendent par le terme de marge. Elle le définit comme suit :

« [...] la marge fait référence à un espace de transition, non pas un espace différent, par sa nature, du territoire auquel elle se rattache, non pas un "espace intermédiaire", mais un espace en continuité avec son territoire, dépendant de lui et en même temps marqué par une modification progressive de ses éléments et de ses caractères. »

Cependant, malgré la continuité géographique, les espaces dits marginaux sont qualifiés comme tels en ce qu'un certain nombre de processus qui ont touché le système territorial dans lequel ils s'insèrent ne les ont pas concernés de la même façon, ou à l'inverse parce qu'ils

¹³ Il semble que le récent Comité de crise forestière dans la Matapédia, dans lequel divers acteurs se mobilisent pour se faire entendre et réclamer des mesures d'urgence pour le secteur forestier matapédiens, illustre bien ce décalage.

¹⁴ PROST B, « Marge et dynamique territoriale », *Géocarrefour*, vol. 79/2, 2004, [En ligne], mis en ligne le 25 octobre 2007. URL : <http://geocarrefour.revues.org/index695.html>.

sont touchés par des phénomènes qui ne concernent pas la communauté élargie. Ainsi, on parle de « retard » (sans jugement de valeur), de dépendance, de dévitalisation pour des espaces qui viennent s'insérer par impératif géographique et politique dans des systèmes sociaux et territoriaux qui ne connaissent pas les mêmes réalités.

Or, malgré ce sentiment d'étrangeté, ces espaces et ces communautés restent dépendants des systèmes territoriaux dans lesquels ils s'insèrent (la région, la Province...). La construction identitaire devient alors un jeu de jongle entre une quotidienneté « marginale » dans la nature de la structure socio-économique (dépendance à une ressource naturelle) et la banalité d'un quotidien qui s'ancre dans un mode de vie québécois ou occidental (propriété privée, mode de consommation, d'équipement, accès à l'information...). Cela vient, plus globalement questionner la capacité de ces communautés à construire des repères identitaires dans un emboîtement d'échelles toujours plus complexe et contradictoire entre local et global.¹⁵

À nouveau, afin d'illustrer cet ancrage conceptuel nous allons l'associer à la vallée de la Matapédia. En effet, ce concept de marge semble directement concerner la Matapédia en ce qu'elle comporte des caractéristiques qui ne sont pas celles du Bas-Saint-Laurent, du Québec, ou de tendances mondiales. Au niveau économique, nous sommes dans un marché essentiellement basé sur l'agroforestier là où les autres systèmes sont passés à l'ère des services et des technologies. C'est une économie en crise dans laquelle le revenu par habitant est très faible, et le nombre de bénéficiaires de l'aide sociale très élevé. Au niveau social, la Matapédia connaît un phénomène important de dévitalisation, qui entraîne des difficultés en termes de relève, de dynamisme, de mobilisation. À cela vient s'ajouter une dynamique de repli, de conservatisme. Au niveau territorial, la Matapédia est une vallée qui forme une frontière naturelle entre la Gaspésie et le Bas-Saint-Laurent, elle est également et depuis toujours un lieu de transit qui permet de joindre la Baie-des-Chaleurs et le littoral du Saint-Laurent. En somme, c'est un espace qui a perdu sa fonctionnalité et sa cohérence dans un contexte de développement économique pragmatique et essentiellement basé sur la rentabilité.

Cette réalité est clairement exprimée par certains citoyens...

« On a toujours été en périphérie du Bas-Saint-Laurent qui s'est développé assez bien Rivière-du-Loup, Rimouski, Mont-Joli, Matane se développent bien, nous, on est en périphérie. » (Luc résidant à Amqui)

« Disons que la Matapédia avait plus sa raison d'être dans les années 1800 qu'aujourd'hui. (*Rires*) Dans les années 1800, la Matapédia c'était un arrêt obligé, c'était entre le fleuve et la Baie-des-Chaleurs. Donc c'était un arrêt obligé, pour les amérindiens c'était la même chose, c'était un endroit où ils venaient durant l'été mais ils passaient pas l'hiver ici. Mais il y a des gens qui ont choisi de s'établir ici... ben on a décidé de s'établir ici, et on a essayé de se développer. Mais ça s'est arrêté là. Maintenant, l'avenir je peux pas te le dire parce que c'est en décroissance tout le temps, je le sais pas. » (Antonin résidant à Lac-au-Saumon)

¹⁵ En réfléchissant aux termes de « marges, périphéries et arrière-pays », et principalement aux scénarios qui peuvent animer ces derniers, H. Gumuchian (1997) revient sur l'idée de complexité retenue par A. Reynaud (1992) indiquant que les arrière-pays sont des espaces à limites floues et en cours de différenciation. Il insiste sur la nécessité d'introduire le temps dans l'analyse de ces espaces mal déterminés, seule possibilité sans doute de leur donner la densité qui permette leur détermination. Dans des communications présentées à l'occasion du même colloque organisé par le Centre d'études et de recherches sur les montagnes sèches et méditerranéennes de l'Université de Grenoble I, d'autres auteurs, comme P. Dério (1997) et F. Taulelle (1997) reviennent sur l'importance du temps pour les territoires à l'écart, tels les arrière-pays, voyant dans leur marginalité le résultat d'un certain retard, d'une dépendance ou d'une dévitalisation, mais aussi les prémisses d'innovations ou de reconquête.

Le concept de marge permet à ce stade de mieux saisir la particularité de la structuration identitaire de communautés telles que celle des habitants de la Matapédia. L'écart qui existe entre leur rapport à l'espace/temps et celui d'autres groupes sociaux (plus nombreux) apparaît donc bien structurant dans les tentatives de caractérisation identitaire des groupes forestiers. Ces derniers ont développé et gardé des rythmes et modes de vie, directement déterminés par la prégnance de la ressource forêt dans leur existence pratique et symbolique (là où d'autres groupes se sont détachés de la ressource naturelle en général dans leur vie quotidienne). L'exemple du cycle saisonnier des travailleurs l'illustre assez bien. Celui-ci est inversé du cycle régularisé.

Alors que la majorité des gens sont en vacances l'été, les travailleurs entament une période de travail intensive. Cependant, leur accès quotidien à la forêt, qui se trouve à quelques minutes de leur domicile, leur permet tout de même de vivre leurs activités de loisir selon une autre échelle temporelle. Ces pratiques viennent constituer des rapports à l'espace et au temps qui deviennent des facteurs d'identification et de différenciation qui s'expriment en marginalité à des systèmes socio-territoriaux dans lesquels ils s'insèrent.

5. CONCLUSION

Cette présentation a tenté de poser les jalons d'une réflexion qui a pour objet la *culture forestière*. L'approche identitaire par les notions d'espace et de temporalité, qui, ensemble forment le cadre d'analyse espace/temps, apparaît comme une entrée permettant d'éviter les stéréotypes, la folklorisation ou les tentatives de normalisation de la *culture forestière*. La conclusion est donc une occasion de poser des questions et d'émettre des hypothèses concernant les efforts de définition d'une culture forestière.

Tout d'abord, aborder la culture forestière entraîne une interrogation d'un autre niveau : par qui, pour qui, et pourquoi ? se questionner sur un tel sujet. Pour répondre à cette question, il est primordial de remettre en contexte l'émergence des préoccupations concernant la culture forestière, qui prend forme dans un contexte de « crise » en relation avec l'exode des jeunes et le manque de relève dans les métiers forestiers. Dans ce contexte, les questionnements liés à la culture forestière font figure de « réveil identitaire ». Depuis la fin du modèle agro-forestier dans les années cinquante, la culture forestière n'a jamais cessé d'exister et de se transformer. Aujourd'hui, face aux difficultés rencontrées dans les communautés forestières, la définition d'une identité culturelle est en quelque sorte un processus d'instrumentalisation de la culture des communautés forestières, ou la mise en place d'une stratégie identitaire visant à contribuer au maintien des communautés, et peut-être surtout aux activités économiques qui dépendent de ces communautés. Cette remise en contexte peut aussi prendre la forme d'une mise en garde, en ce sens que les questions culturelles et identitaires peuvent facilement être liées à des enjeux d'autorité, de pouvoir et de domination¹⁶.

Ainsi, il ne semble pas profitable, à première vue, d'enfermer les communautés forestières dans un modèle culturel clos en raison du caractère multidimensionnel des identités culturelles. En ce sens, il serait préférable de prendre en considération les liens qui unissent les communautés forestières appartenant à différents territoires de référence. La *culture forestière* relèverait d'une identité collective qui, elle-même, résiderait dans une forme d'appartenance à l'espace forestier et dans l'appropriation de la temporalité qui lui est inhérente. Mais la culture des communautés forestières n'en est pas moins limitée à la *culture*

¹⁶ Concernant cette réflexion, on peut se référer au chapitre « Culture et identité » et « Enjeux et usages sociaux de la notion de culture » dans Denys Cuhe (2004) *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », p. 83-112.

forestière. L'appartenance à un territoire donné, l'histoire locale, la composition de la forêt environnante, les modes de propriété... sont autant de facteurs qui contribuent aussi à la formation de la culture de ces groupes. Pour reprendre les termes de M. Messu¹⁷ *la question de l'appartenance est plurielle, sélective et réversible*. Elle appartient à un processus de construction permanente et ne s'ancre jamais dans l'absolu. Il en est de même pour l'identité dont on ne peut en aucun cas faire un portrait figé, elle est tout au plus un cadre.

Cela vient conforter le positionnement de départ qui proposait de poser la question de la culture sous l'angle identitaire. L'identité est un cadre mouvant et complexe cependant, et contrairement à la culture, elle exprime un « être » dans un rapport plus direct au vécu et au ressenti des individus et groupes concernés.

La deuxième étape de cette réflexion était de poser une base à cette caractérisation identitaire, nous avons estimé que l'état de dépendance à la ressource forestière permettait d'établir une catégorisation juste et pertinente. Afin de conclure sur ce point nous mettrons en avant la tendance de ces communautés à se mobiliser autour de projets relatifs à l'idée de réappropriation des ressources. Si nous prenons une dernière fois l'exemple de la Matapédia, on se rend compte que depuis une vingtaine d'années, les projets qui fédèrent la Vallée ont cette constante autour de la notion de réappropriation. On pense aux manifestations liées à l'arrivée de Panval dans les années 1980, en 2005 autour du refus des mises à pied dans cette même entreprise, plus récemment, c'est le projet éolien communautaire de la SIDEM qui a rallié une grande majorité des matapédiens. Derrière ces projets, l'idée d'indépendance surgit fortement et s'exprime dans les discours que nous avons pu recueillir. Nous sommes en temps de crise et cette communauté dépendante d'une ressource naturelle refuse la dépendance à d'autres groupes sociaux qui viendraient leur ôter la partie vue comme « positive » de cette dépendance, ce qu'ils nomment « les retombées ». Ils veulent vivre leur dépendance dans une autonomie relative. Dans ce cadre, on comprend que l'entreprise « d'enculturation » n'est pas opportune et pourrait participer d'un sentiment de « désappropriation ».

¹⁷ MESSU M. (2006) *Des Racines et des ailes, essai sur la construction du mythe identitaire*, Paris, Hermann, Société et Pensées.

6. BIBLIOGRAPHIE

- CUCHE Denys (2004) *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 123 p.
- FISHER Gustave Nicolas, (1981) *La psychosociologie de l'espace*, Puf, Que Sais-Je ?.
- FOURNIER Jason (2008) *Étude sur le secteur forestier de la Matapédia. Constats, identité et liens entre les intervenants*, document de travail, Chaire de recherche sur la forêt habitée, FQRSC, UQAR.
- GEBAUER Günter. (2005) « Á propos de l'identité sociale de l'espace », actes du séminaire *Les notions d'identité et d'espace*, Université de Reims, Laboratoire Analyse et évaluation des professionnalisations
- GIROD Roger (1991). *Le savoir réel de l'homme moderne*, Paris, Sociologies, PUF.
- GUMUCHIAN Hervé (1997), A propos de quelques notions de marges, périphéries et arrière-pays in "Marges, périphéries et arrière-pays", Grenoble, Actes du colloque d'Annonay, *Montagnes Méditerranéennes*, n°6, p. 9-14.
- GURVITCH Georges (1969) «Le temps sociaux », *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, première édition 1950, Tome 2, p. 325-430.
- FLAMAND-HUBERT Maude (2007) *Les liens entre la forêt et la société, 1960-1980*, document de travail, 55 p.
- LINTON Ralph (1977) *Le fondement culturel de la personnalité*. Paris : Éditions Dunod, 138 pages.
- MESSU Michel. (2006) *Des Racines et des ailes, essai sur la construction du mythe identitaire*. Paris, Hermann, Société et Pensées.
- MINVILLE Esdras *et al.* (1944) *La Forêt*, Montréal, Éditions Fides, coll. « Études sur notre milieu », 414 p.
- PROST Brigitte. (2007) « Marge et dynamique territoriale », *Géocarrefour*, vol. 79/2, 2004, [En ligne] URL : <http://geocarrefour.revues.org//index695.html>, mis en ligne le 25 octobre 2007.
- RAMBAUD Pierre (1980) « Espaces et identité », dans Pierre Pellegrino *et al.*, *Espaces et culture* Saint-Saphorin, Édition Groggi, p. 21-23.
- SIERRA Aurélie (2008) *L'identité matapédiennne, de la force d'un territoire à l'incertitude d'une communauté*, mai à septembre, Chaire de recherche sur la forêt habitée / Développement Régional, UQAR. (Avec le concours financier de la CRÉ du Bas-Saint-Laurent)
- THÉRIAULT Myriam, *Les liens entre forêt et société*, 2007, document de travail, 61 p.